

ADÉLAÏDE BARAT MAGAN • @avecplaiz
Préface de Valérie Rey-Robert

Nos désirs font désordre

Comprendre que l'intime est politique
et le libérer du patriarcat

Comment lutter contre l'épaisseur des violences patriarcales qui nous écrase jusque dans nos chambres, nos corps et nos cœurs ?

Adélaïde Barat Magan signe ici un manifeste féministe nourri de témoignages, pour rendre enfin visibles la complexité de notre sexualité et ses enjeux, pour repenser ensemble sexe, amour, corps et identité. Elle explique ce que signifient la culture du viol, la coercition sexuelle dans le couple, la notion de consentement, ce qu'on appelle la zone grise. Comment passer d'objet de désir à objet désirant ? Comment exprimer son identité profonde ? L'autrice nous invite à apprendre à être à l'écoute, à partager ses expériences et ses doutes. Elle donne des conseils pour ne pas être seul·e, créer un espace sûr, car prendre soin de soi différemment peut aussi être une initiative radicale. Elle montre enfin que l'on peut s'autoriser à vivre sa sexualité et ses désirs sans honte et sans culpabilité.

Ce livre montre combien la parole est politique et que dans nos mots se hisse la résistance dont nous avons besoin pour briser le cycle des violences, du silence et de l'oubli.

Le manifeste qui nous aide à trouver ensemble la force de lutter.

ADÉLAÏDE BARAT MAGAN, jeune militante féministe, a créé le compte Instagram @avecplaiz, où elle réalise un travail minutieux et passionné d'éducation et de déconstruction de la sexualité et de l'intime, tels que l'on nous les impose depuis bien trop longtemps. Elle y recueille et partage des témoignages. *Nos désirs font désordre* est son premier ouvrage. **VALÉRIE REY-ROBERT** combat les violences sexuelles depuis vingt ans et anime le blog Crêpe Georgette. Elle a notamment publié, aux éditions Libertalia, *Une culture du viol à la française* (2019), *Le Sexisme, une affaire d'hommes* (2020), *Dix questions sur le féminisme* (2021).

ISBN : 979-10-285-2555-2



9 791028 525552

18 euros
Prix TTC France



Rayons : Société,
féminisme

editionsleduc.com

LEDUC 
société

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux !
Rendez-vous ici : **bit.ly/newsletterleduc**

Retrouvez-nous sur notre site **www.editionsleduc.com**
et sur les réseaux sociaux.



Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable !

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison. Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous avons fait le choix de l'écoresponsabilité. Un livre écoresponsable, c'est une impression respectueuse de l'environnement, un papier issu de forêts gérées durablement (papier FSC® ou PEFC), un nombre de kilomètres limité avant d'arriver dans vos mains (90 % de nos livres sont imprimés en Europe, et 40 % en France), un format optimisé pour éviter la gâche papier et un tirage ajusté pour minimiser le pilon ! Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.



Édition : Bleuenn Jaffres

Maquette : Jennifer Simboiselle

Design de la couverture : Caroline Gioux

© 2023 Leduc société, une marque des éditions Leduc
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon
75015 Paris – France
ISBN : 979-10-285-2555-2

ADÉLAÏDE BARAT MAGAN • @avecplaiz
Préface de Valérie Rey-Robert

Nos désirs font désordre

Comprendre que l'intime est politique
et le libérer du patriarcat

LEDUC 
société

Sommaire

Préface	7
Introduction	11
1. Une chambre à soi, mais pas que	17
2. Le corps, le ventre, le sexe	27
3. D'objet de désir à sujet désirant	41
4. L'amour au temps du patriarcat.....	55
5. Détoxifions la masculinité.....	69
6. On ne « se fait » pas violer.....	89
7. Qui ne dit mot ne consent pas.....	115
8. Les hommes préfèrent les blondes de moins de 25 ans.....	125
9. Une sexualité aux contours racistes	141
10. Fier-ères !.....	151
11. Le <i>self-care</i> est politique.....	165
12. L'amour de ta vie	179
13. Avec plaisir !	191
14. Je ne suis pas gentille, je suis féministe	205
15. Le refus de la dette	221
16. La guérison e(s)t la justice.....	237
Conclusion : la révolution est à nous	249
Glossaire.....	263

(Dé)construction en cours	271
Et sur Instagram ?	277
Remerciements	279
Table des matières.....	281

Préface

Carol Hanisch, 1969 : « Nos problèmes personnels sont des problèmes politiques pour lesquels il n'existe aucune solution personnelle. Il ne peut y avoir qu'une action collective pour une solution collective. »

« Cela ne me regarde pas. »

« C'est une affaire privée. »

« On ne va quand même pas regarder ce qu'il se passe dans le lit des gens. »

« C'est intime. »

Et pourtant, depuis près de soixante ans, on sait que le privé est politique. La division entre la sphère privée et la sphère publique est artificielle et une construction sociale. Elle a servi à laisser croire que la première était dénuée de rapports de pouvoir et que ce qui s'y passait découlait de la nature, de l'inné, de l'évidence et qu'il n'y avait rien à questionner. Analyser ce qui se passe dans le couple, la famille, analyser les relations

sexuelles et amoureuses, implique de comprendre que ce sont des constructions sociales avec des rapports de pouvoir genrés. C'est ce qui a été nommé patriarcat : l'exploitation domestique et sexuelle des femmes par les hommes. Comprendre que le travail qui est fourni par les femmes au sein de la structure familiale en gérant la vie quotidienne pour tous, en s'occupant des enfants, du foyer, de la famille, du mari, en est bien un qui n'est jamais considéré ou nommé comme tel ni reconnu en conséquence. Il convient donc d'analyser politiquement ce qui relève de l'intime selon nous, y compris l'hétérosexualité perçue comme allant de soi et naturelle.

Nos désirs font désordre et leurs désirs sont des ordres. Le corps des femmes est un espace public qui doit être contrôlé ; son apparence, son aspect, son poids, ce qu'il doit ou non porter, les couleurs à arborer, les lieux qu'il peut ou non fréquenter. Il est scruté, examiné, tailladé, violé, frappé. La grossesse elle-même est un champ de bataille : les femmes sont sommées d'être enceintes, souvent empêchées d'avorter. La naturalité de la maternité est difficilement questionnée. Jamais trop mince, jamais trop jeune, toujours vu comme objet sexuel et jamais comme sujet, un corps à engrosser, à frapper et à violer. Comprendre en quoi l'intime est politique, se réapproprier nos corps, nos vies, nos désirs.

Ce livre s'inscrit dans une histoire déjà longue du féminisme en décortiquant les mécanismes sournois, insidieux qui concourent à nous laisser croire que tout est normal, que les femmes ont un problème dont les hommes sont et détiennent la solution. Nous sommes

debout, nous marchons. La parole prise par chacune d'entre nous est toujours un pas de plus, un relais transmis, qui inspire, délivre, encourage. Tant que l'ordre opprimerait nos désirs, nous ferons désordre.

Valérie Rey-Robert

Certains prénoms dans les témoignages ont été modifiés à la demande des personnes concernées.

Introduction

J'ai presque 24 ans, je suis en couple, malheureuse, mal-aimée, maltraitée. Les thérapies ne semblent pas fonctionner, la tristesse et la honte qui m'habitent depuis l'enfance ne partent pas, et l'homme que j'aime me viole. Une fois, puis deux, puis trop pour que je les compte.

La violence qu'il m'inflige, je l'ai vécue très tôt, trop tôt peut-être, parce que tandis qu'il m'abîme un peu plus chaque nuit, je me dis que c'est la vie. Je suis une femme et c'est comme ça. Lorsque j'étais petite fille, c'était comme ça aussi, alors pourquoi ça changerait ?

C'est ancré dans mon corps et dans ma tête, je connais bien les mécanismes. Faisant du mieux que je peux au vu des circonstances, je fais ce que l'on m'a enseigné : je me fige, je m'oublie, puis j'oublie. Je me tais et je me dis que si cela m'arrive encore, c'est que quelque chose cloche chez moi. Si l'on me viole, c'est sûrement parce que je ne suis pas assez aimable. Alors je redouble d'efforts pour qu'il m'aime, car quand on aime on ne viole pas. Je cède plus souvent, car quand on est satisfait sexuellement, on ne viole pas. Je cherche dans les moindres recoins de ce que je suis, de ce que je fais, de ce que je dis la solution pour que ça s'arrête,

car quand on est violé·e, c'est forcément parce qu'on l'a cherché, non ? Non.

Le dernier viol n'est pas le plus violent, il n'est pas différent des autres. Tout est identique, sauf une chose : ma réaction. Enfin, je passe à un autre mécanisme de défense : je lutte, puis je fuis. Il est surpris, et moi aussi. Dans toute ma fragilité, je sens la puissance qui s'élève, et de cette puissance, la leçon : la sexualité est politique, l'intime est politique. Le patriarcat s'est invité jusque dans mon lit, et il doit partir.

Après la leçon vient le premier exercice : je pars. Cependant, je tais ce que j'ai vécu, car je ne veux pas ajouter de poids au monde. Deuxième exercice : je pense. À ce que je viens de vivre et à ce que j'ai vécu enfant. Je pense aussi à ce que je ne veux plus vivre, je pense à l'avenir et je rêve. Je rêve d'une sexualité libre et épanouie. Libre comme émancipée du patriarcat, de la culture du viol^{*1}, de l'hétérosexualité, du regard masculin, de la honte, des violences, des tabous... de toutes ces choses qui biaisent mon rapport au corps et au plaisir. Épanouie comme excitante, remplie de plaisirs et de découvertes, mais aussi de sérénité et de confiance.

@avecplaiz existe déjà. Il ne s'y passe pas grand-chose, il me faut le temps de me saisir de l'outil et de la volonté. Mais l'idée est là. Je suis persuadée que la solution réside dans la déconstruction de ce qui existe et dans la représentation juste et réelle de ce que nous, cibles du patriarcat, sommes, de ce que nous

1. Les termes suivis d'un astérisque figurent dans le glossaire qui se trouve p. 263.

aimons, de ce que nous voulons. C'est décidé, je vais créer un espace sécurisant au sein duquel nous apprendrons, repenserons, ensemble, la sexualité, l'amour, le corps, l'identité...

En laissant la parole aux autres, j'apprends à délier la mienne, j'apprends aussi l'importance d'avoir des lieux, physiques ou virtuels, de sécurité et de collectivité, en non-mixité* choisie. Il y a en @avecplaz une boîte à outils que nous alimentons ensemble et par laquelle nous déconstruisons, puis reconstruisons, les strates de ce que nous sommes, par nature, par culture. Nos voix résonnent, s'assemblent et créent un faisceau qui transperce tous les espaces.

Le compte grandit, l'enthousiasme qu'il génère me porte et je touche du doigt l'exaucement de ce que j'espérais tant : rendre visible la complexité de la sexualité et de ses enjeux en émancipant et en désacralisant la parole.

Pourtant, la réalité me rattrape : chaque jour, je reçois des témoignages. Mon espace sécurisant et joyeux d'éducation sexuelle devient un espace de confessions : « Je suis désolée de te déranger, je ne sais pas trop si mon témoignage a sa place ici. Je ne sais pas trop comment qualifier ce que j'ai vécu... Ce n'est peut-être rien, mais j'ai besoin d'en parler... »

« Peut-être rien », c'est souvent un viol – plusieurs même –, c'est aussi l'inceste, parfois une agression, ou encore le harcèlement. Je reçois également de nombreux témoignages de violences LGBTphobes*, racistes, sexistes, conjugales, psychophobes*... toutes ayant lieu dans le cadre de l'intime.

Je prends conscience que le temps n'est pas encore à la création de l'éducation sexuelle de demain ni même à la guérison. Il est temps d'élever nos voix, et je les recueille seule. Ma responsabilité atteint un nouveau niveau, inattendu et redouté. En quelques mois, moi, une inconnue derrière un compte Instagram, je deviens celle à qui l'on écrit lorsque les violences sexuelles pèsent trop lourd.

Comment a-t-on pu en arriver là ? Quelles erreurs ont été commises pour que si peu d'efforts soient fournis à soutenir les victimes ? Tout simplement, et cruellement, en faisant des violences sexuelles des actes à la fois normaux et indicibles.

Mon contenu devient plus militant, le spectre des sujets abordés devient plus large et honore les multiples facettes de la sexualité, des plus évidentes aux plus dissimulées. Je décide d'aller au-delà des témoignages : nos récits méritent d'être lus, mais surtout d'être compris. Chacun de nos mots lève le voile sur des phénomènes sociaux qui nécessitent d'être examinés avec tout le sérieux et la volonté qui m'habitent.

Déterminée, je passe au crible toutes les strates de notre vie intime et je trouve, sans grand mal, les mauvaises graines plantées par le patriarcat. Sans surprise, les graines ont germé, c'est une jungle à laquelle je m'attaque, mais je ne suis pas seule. Les témoignages, les messages, les réactions, les débats... tout ce que nous mutualisons sur @avecplaiz me vivifie et me rassure. Nos voix comptent, elles se font entendre, elles s'unissent, elles se matérialisent, et elles font trembler le patriarcat.

L'intime, le public et le politique se mêlent, tous envenimés. Il est alors nécessaire de déployer l'éventail du ravage patriarcal, lame après lame. Des milliers de livres ne suffiraient à représenter tout ce qu'il y a à représenter, à dire tout ce qu'il y a à dire. Ici alors, il sera sujet d'intimité, de sexualité, d'autonomie, de questionnement et surtout de reprise de pouvoir sur nos corps, nos trajectoires. Le tout constellé de mes récits préférés, les nôtres.

Nos luttes sont légitimes et nous amènent ici, aux mots que vous lisez maintenant. Je dis « nous », car ce livre, c'est aussi le vôtre. Appropriiez-le-vous, prenez-en pleine possession, digérez-le et absorbez la force qu'il a à vous offrir ; vous comprendrez que cette dernière était en vous tout du long. Elle vient de vous, d'ailleurs, et vous figurez partout au fil des pages. Vos mots, vos douleurs, vos victoires, vos questions, j'ai tout gardé avec soin et à présent, je vous les rends.

CHAPITRE 1

Une chambre à soi, mais pas que

Virginia Woolf disait qu'une femme qui écrit doit au moins disposer « de quelque argent et d'une chambre à soi² ». Quelque argent pour s'émanciper, un peu, du contrôle du mari. Une chambre à soi pour écrire sans être dérangée.

J'écris ces mots depuis ma chambre à moi et pourtant je ne m'y sens pas seule. Extérieurement, je suis juste dérangée par mon chat qui fait des va-et-vient intrigués. Intérieurement, je sens la présence de quelque chose de plus grand, de plus fort. J'observe et je vois un miroir pour être belle, des vêtements pour être présentable, du parfum pour être désirable. Heureusement, je vois aussi des livres. De Virginia Woolf, bien sûr. Mais aussi de Monique Wittig, d'Angela Davis, de Mariama Bâ, de Mona Chollet, de Chimamanda Ngozi Adichie, d'Audre Lorde, d'Eve Ensler, de bell hooks, d'Akwaeke Emezi...

2. Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, disponible en français dans de multiples éditions, dont par exemple celle traduite par Sophie Chiari et publiée au Livre de poche, Paris, 2020.

Elles sont nombreuses, ces femmes qui m'entourent dans cette pièce et forgent ce que je suis. Elles sont plus grandes, plus fortes, plus résistantes aussi. Elles m'ont guidée vers « le constat », m'ont dotée de leurs meilleurs outils et me portent dans cette pièce et en dehors.

Patriarcat et féminisme, deux puissances cohabitent et me disent la même chose : le politique est entré dans ta chambre. La première s'est immiscée sans me laisser le choix, elle a pris place et altéré grand nombre de mes décisions sans que je m'en rende compte. La seconde, je l'ai invitée, je lui crée la place et je la laisse me guider, elle pétrit ma volonté à présent et je l'y ai autorisée.

Avant de poursuivre, permettez-moi humblement d'ajouter quelque chose aux mots de Virginia Woolf. Nul besoin d'écrire pour mériter votre chambre close. **Chaque femme qui s'exprime, qui élève sa voix, qui dit « je » change profondément le monde et est digne d'un espace qui lui appartient.** Allons même plus loin : chaque personne que le monde a poussée du pied, ignorée, opprimée, violentée mérite sa chambre à elle. Et tous-tes, nous méritons que cette chambre soit affranchie du dessein politique qui se produit dehors.

Le personnel est politique !

Le politique et l'intime se croisent, se nourrissent, se répondent et bien sûr s'influencent. Les petites choses de la vie s'inscrivent dans des dynamiques systémiques plus larges et le reconnaître donne parfois le vertige : « Le choix de mes partenaires ne vient-il pas de moi ? », « Mes préférences ne relèvent-elles pas de mes goûts ? »,

« La façon dont je fais l'expérience de mon corps et de celui des autres ne serait-elle donc pas personnelle ? » La liste de questions est sans fin.

Faisons un saut dans le temps et commençons par comprendre ce qu'il s'est passé pour que des féministes s'élèvent et s'écrient : « *The personal is political*³ ! » Nous sommes dans les années 1970 et aux États-Unis, nombreuses sont les femmes qui réalisent que les problèmes auxquels elles font face dans la vie privée ne sont que le miroir de ce qu'il se passe au-dehors. Ce constat les amène à faire émerger l'idée que les « problèmes » sont des oppressions et qu'ils sont le fruit d'un système reposant sur la domination de l'autre.

Par « l'autre », entendez ceux-celles qui ne sont pas des hommes blancs, hétérosexuels et valides – ça fait beaucoup de monde, non ? Beaucoup trop. On aurait dû s'en rendre compte avant, alors ! On aurait aimé, mais voilà, la réalisation d'une telle vérité est le résultat de prises de conscience multiples et étalées dans le temps, qui se croisent, se rejoignent et s'assemblent pour qu'un jour, on trouve les mots qui cristallisent le tout.

Combien sommes-nous à avoir entendu, et à entendre encore, qu'il est inutile, voire ridicule, de revendiquer notre caractère singulier tant le monde s'en fout, que le privé doit rester privé et qu'en prétendant le contraire, nous ne cherchons qu'à attirer l'attention ?

3. Le slogan « *The personal is political* ! », « Le personnel est politique ! » en français, est apparu dans le mouvement étudiant et féministe de la fin des années 1960. On associe la popularisation de son usage à l'essai du même nom écrit par la militante féministe Carole Hanisch : « Le personnel est politique », *Partisans*, numéro spécial, « Libération des femmes, année zéro », Numéros 54-55, juillet-octobre 1970.

J'ai longtemps cru que c'était vrai et que ma volonté profonde de crier qui je suis n'était qu'une lubie, une stratégie pour « me faire remarquer ». Alors, je me suis tue. En cantonnant ce que j'étais, ce que je subissais et ressentais au petit monde de l'intime, j'ai été isolée. Silencieuse et invisible, je souffrais dans mon coin et je n'existais pas.

TÉMOIGNAGE

Adélaïde

« Moi aussi, maman »

Attention : tentative de suicide, violences sexuelles, pédocriminalité

Nous sommes en 2006, ma grande sœur a 15 ans et c'en est trop pour elle. À bout de force, elle tente de mettre fin à ses jours. Le voisin lui fait subir des violences sexuelles depuis toujours et dans sa détresse la mort lui semble douce. Par chance, elle survit, on la soigne et la sécurise à l'hôpital.

L'après-midi même, ma mère vient nous chercher à l'école primaire, mes petites sœurs et moi. Alors que nous sommes en voiture, calmement elle nous raconte que quelqu'un a abusé de notre sœur, que cette personne est allée trop loin et l'a blessée grandement.

Nous ne comprenons pas très bien, alors ma mère s'efforce de trouver des mots pas trop forts, pas trop durs. Puis elle nous demande, si jamais ça

nous arrive, de ne pas faire comme notre sœur et de bien vouloir lui faire confiance.

Le silence est pesant et à l'unisson mes petites sœurs et moi répondons : « Moi aussi, maman. » Elle pile. Se retourne, nous scrute chacune patiemment et nous dit que nous n'avons pas compris : si un jour ça nous arrive, il faudra le lui dire. Une fois encore, sans même nous regarder les unes les autres, nous chuchotons : « Moi aussi. » Le monde s'arrête. Tout s'écroule et dans un calme de fin du monde, elle soupire : « Qui ? »

Comme vous pouvez vous en douter, il s'agit du même homme. Le voisin sans histoire aimé de tous-tes, derrière lequel il y a un monstre.

Ce que l'on subissait derrière les portes closes est désormais exposé au grand jour et chaque mot que je dis réveille l'effroi, la colère, la méfiance. Le privé devient public et c'est là qu'il pose problème. Tout s'enchaîne avec une lenteur désastreuse : les dépositions, les interrogatoires, les confrontations, les procès, la sanction, le vide. Des barrières sont érigées à coups de procédures pour ne pas qu'un nouveau scandale éclate... Nous sommes tout juste après le procès d'Outreau, nous sommes trop nombreuses et il est trop vieux, il ne faut pas que ça sorte.

Les portes closes de la chambre sont dorénavant celles du tribunal. Une fois de plus, je suis isolée, l'histoire est indicible, inécoutable, insupportable. La sanction est indigne. Le monde se remet à tourner. L'intime est politique, et notre histoire ne fait pas partie de son agenda.

Ce témoignage est le mien et lorsque le dernier procès a lieu en 2013, je suis à des années-lumière de savoir qu'un an seulement après avoir mis des mots sur mon vécu, Tarana Burke venait de lancer un mouvement qui ferait trembler le monde. Le « moi aussi » que j'ai chuchoté à ma mère à la sortie de l'école en 2006, Tarana n'avait pas su le dire des années auparavant. Alors éducatrice, elle se retrouve face à une fillette qui lui confie être victime de viols et le poids de ces deux mots les rend imprononçables, jusqu'à ce qu'elle s'en empare et crée le fameux hashtag et mouvement #MeToo, en 2007. C'est en 2017, à la suite de l'affaire Weinstein, qu'il se fera mondialement connaître. Dix ans, #MeToo a mis dix ans à rassembler et à libérer la voix des victimes de violences sexuelles.

Pourquoi tant de temps ? Quelle force a freiné des quatre fers pour que #MeToo ne se répande pas ? Comment est-ce possible que les récits de dizaines de milliers de femmes soient éhontément ignorés ? Comment a-t-on pu leur faire croire que leurs voix ne devaient pas se disperser hors des murs épais qui les entourent ? Pourquoi le monde a été sourd pendant si longtemps ? Pourquoi l'est-il encore aujourd'hui ? Parce qu'elles sont femmes, parce qu'elles sont filles, parce qu'elles sont victimes et parce qu'elles feraient mieux de garder ça pour elles.

Enfermer les femmes dans l'intime, c'est assurer que ce qu'elles ont à dire ne soit jamais entendu. Cantonner les violences sexuelles à la chaleur du foyer, c'est s'assurer qu'elles ne soient jamais connues. On ne nie pas le politique dans l'intime

parce qu'il est difficile à distinguer, mais parce qu'on refuse de le voir.

Les hashtags ne cessent de croître et le tournis me gagne. En particulier, #MeTooPolitique, #MeTooMedia, #MeTooThéâtre révèlent un phénomène d'une telle ampleur qu'ils balayaient du pied l'idée que nos vécus ne sont que des anomalies isolées.

Toutes les classes de notre société, toutes les sphères, tous les corps sont affectés par ces violences. Chaque variante du hashtag #MeToo est une épaisseur qui s'ajoute au mille-feuille misogyne et inégalitaire du monde dans lequel nous vivons.

Un contrat que nul·le n'a signé

L'année du procès, c'est aussi celle de l'entrée en vigueur de la loi en faveur du mariage pour tous·tes. Les débats qui ont lieu alors, les manifestations, les grands discours, les revendications, la haine, puis la joie sont une nouvelle claque qui me dit : « Ton corps, ton cœur, ta sexualité et ton vécu sont soumis aux rapports de forces qui se jouent au-dehors. »

Cet événement souligne que l'irruption du politique dans l'intime ne concerne pas que les violences sexuelles. Les raisons du cœur doivent, elles aussi, se soumettre à un contrat social : celui-ci stipule que **la norme est hétérosexuelle et sortir de celle-ci expose les individu·es à une politique discriminatoire niant leur liberté et leur statut d'égal·e.**

Lorsqu'une société légifère sur le droit à s'unir des personnes non hétérosexuelles, cela met au jour les

rapports de pouvoir qui traversent ses fondements, lesquels sont, entre autres, homophobes.

Certain-es personnes diront que le contrat social hétéronormé n'est qu'un mythe, une théorie pensée par les « perdant-es » — comprenez : par les communautés minorisées* – pour défendre et justifier leur haine envers ceux-celles qui gagnent. D'autres diront que le contrôle des cœurs et des corps est nécessaire pour assurer la préservation de l'espèce. De ces deux discours, ne retenez qu'une chose : ces personnes ne prospèrent, ne gagnent, ne sont libres que parce qu'elles nous font la guerre, leurs privilèges ne sont que les bénéfices d'un contrat truqué auquel nul-le ne consent sciemment.

La famille est pareillement asservie par les termes et conditions de ce contrat que nul-le ne signe, mais que tout le monde doit respecter. La loi refuse ainsi à certaines personnes la possibilité d'être parent, leur niant la pleine possession de leur corps. De cette manière, la société les punit pour une identité hors normes qu'elle n'a pas réussi à briser.

Cette mainmise sur nos ventres est une autre insertion du politique dans le privé et les réponses à cette dernière ne peuvent être que militantes. Le mouvement pour la procréation médicalement assistée (PMA) pour tous-tes en est un bel exemple. Manifestations, rassemblements, campagnes... de nombreux collectifs, associations et activistes se mobilisent sans relâche contre ceux-celles qui s'octroient le pouvoir d'opinion et de législation sur le corps et la liberté de chacun-e. La question de la PMA est particulièrement éclairante quant aux différentes couches d'oppressions qui se croisent et

s'additionnent. Je pense particulièrement aux minorisé-es de genre, que le projet de loi ignore délibérément et qui sont donc privé-es de droits qui devraient être inaliénables.

Les militant-es l'admettent, il y a un goût d'inachevé qui demeure depuis le 29 septembre 2021. La transidentité n'est pas une contre-indication à la parentalité ; pourtant, les adoptions de lois se font au compte-gouttes, ce qui souligne la difficulté du politique à s'extraire de l'intime. Priver des personnes du droit à la parentalité n'élimine pas chez elles le désir profond de fonder une famille, il leur impose seulement d'emprunter des parcours de soins illégaux, onéreux et potentiellement dangereux.

Alors que leur sécurité est d'ores et déjà mise en péril, une autre dynamique s'ajoute et amplifie le risque : la représentation médiatique renforce les stéréotypes négatifs autour des minorisé-es de genre et expose ceux-celles-ci aux discours haineux, aux violences physiques, morales et sexuelles.

Le vide juridique, l'inaction et le conservatisme se joignent aux multiples leviers nous privant de nos libertés et des diverses trajectoires de vies que nous souhaiterions emprunter.

Pistes de réflexion

La réalité collective d'oppression nous contraignant à un seul et unique « bon modèle » de sexualité, d'identité, de corps doit être balayée. Nous devons et nous pouvons reprendre possession de notre for intérieur.

Et si la remise en question de la norme commençait maintenant ? Voici quelques interrogations qui, je l'espère, vous permettront de lever le voile sur ce que l'on vous privait de voir et qui vous revient de droit : ce que vous êtes.

- Ai-je déjà questionné mes préférences romantiques ?
- Mon orientation sexuelle m'a-t-elle été imposée ?
- Les représentations sexuelles et romantiques que je vois dans les médias sont-elles principalement hétérosexuelles ?
- Est-ce que la loi m'empêche de profiter pleinement de mon corps ?
- Quel rapport est-ce que j'entretiens avec mon corps ?
- Est-ce que je modèle ce dernier en fonction de ce que l'on attend de moi ?
- Combien de personnes autour de moi ont vécu ce que j'ai vécu ?
- La façon dont je me comporte, m'exprime, me situe dans la société est-elle vraiment personnelle ?
- De quelles discriminations suis-je le sujet ? Pourquoi ?